

Inventer un autre mode de production et d'existence

Guy Carassus

Fondation Gabriel Péri

La question du développement humain devrait être comprise dans toute l'étendue et la profondeur nouvelles qu'elle tend à prendre ou recèle désormais. C'est sans doute là que peut résider une dimension «civilisationnelle» dont l'affirmation appelle des transformations «coperniciennes» dans les rapports sociaux qui passent par une lutte contre toutes les aliénations.

On trouve chez Marx les prémisses de cette réflexion et de cette perspective. Sans que je puisse ici les évoquer plus en détail, il faut se souvenir que dans un passage fameux du *Capital*¹ où il s'aventure à caractériser le communisme, il termine ainsi son propos qui se réfère au développement des forces humaines comme fin en soi, ce royaume de la liberté qui prend appui sur le royaume de la nécessité qu'il faut s'employer à réduire : «La condition essentielle de cet épanouissement est la réduction de la journée de travail.» Ainsi donc, au cœur de la visée communiste, au centre du processus peuvent paraître presque paradoxaux sous la plume de quelqu'un à qui on prête plus communément une réflexion centrée sur l'économie, les forces productives et le mode de production.

Pour cerner un peu plus précisément ce que Marx entend ici par «temps libre», il est nécessaire de se remémorer ce qu'il écrivait dans un ouvrage² dont l'écriture a précédé celle du *Capital*. En substance, il y affirmait trois idées dont la fulgurance et l'étrangeté les ont rendues à peu près inaudibles : l'économie peut se résumer à une économie de temps, la véritable richesse d'une société est constituée par «la force productive développée de tous les

individus», et la mesure de cette richesse est «le temps disponible». Même si elles sont peu développées dans son œuvre—reconnaissons-le—puisqu'il s'est agit pour lui d'analyser ce «royaume de la nécessité» que le capitalisme a subsumé et qu'il reconduit sans cesse, elles éclairent néanmoins la pensée marxienne sous un tout autre rapport que celui du productivisme dont l'ont affublé trop souvent ses héritiers comme ses critiques.

Ces réflexions doivent être associées à une des constantes de la pensée de Marx, qui parcourt tous ces travaux sous des formes variées: il s'agit de la lutte contre l'aliénation. Or l'aliénation dans son acception la plus générale désigne ici les obstacles qui empêchent d'accéder aux multiples potentialités du devenir humain que peut contenir une époque. Les rapports sociaux de domination et d'aliénation, en vigueur dans le mode de production capitaliste et dans la formation sociale qu'il génère, réifient l'humain et constituent des entraves au développement humain plein et entier. En cela, l'aliénation, sous toutes ses formes, est ce qu'il faut combattre pour que chaque personne accède à une humanité élargie.

Ces idées et ces réflexions, très sommairement évoquées, soulignent que le développement humain conquis contre l'aliénation est bien au cœur de sa conception du communisme et qu'il est la condition d'une efficacité des activités économiques, afin qu'elles satisfassent les besoins humains et qu'elles libèrent du temps pour que les hommes puissent prendre leur propre développement multilatéral comme la propre fin de leurs activités. Le temps libre—ou le temps disponible—est donc en fait un temps de libre activité où prime la construction de soi en relation aux autres dans des activités communes librement choisies; contrairement à ce qui est premier dans le temps contraint—le temps du labeur—où prévalent les objectifs et les procédures assignés par la production de biens ou de services. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne peut y avoir de développement dans le travail mais à certaines conditions...

Par ailleurs, il me semble important de retenir ici qu'il y a bien chez Marx cet axe anthropologique fondamental qui désigne l'homme et son développement comme la clé du rapport au monde. Il me semble que cette approche tend à devenir absolument décisive dans le monde actuel.

Pour se représenter à quel stade et à quels enjeux se trouve confrontée aujourd'hui l'humanité de façon inégale mais néanmoins globale, conscient du raccourci que cela représente, j'évoquerai la discussion que mènent certains milieux scientifiques sur la désignation de l'époque dans laquelle nous sommes entrés. En effet depuis quelques années, les géologues—auxquels des biologistes emboîtent le pas—suggèrent d'appeler les deux cents dernières années de l'holocène, période dans laquelle nous nous trouvons, l'anthropocène, en raison de l'impact des activités de l'espèce humaine sur la planète. C'est, à mon sens, Claude Lorius, le glaciologue qui a pu montrer la part anthropique du réchauffement climatique, qui caractérise avec le plus de clarté et de nette-

té, dans un ouvrage récent coécrit avec Laurent Carpentier³, ce que représente désormais le rapport des hommes avec la Terre. Notre espèce intervient et affecte l'atmosphère, l'hydrosphère, la lithosphère et la biosphère, soit toutes les composantes majeures à la base de la vie, pour le meilleur—perpétuer notre espèce en puisant les ressources qui nous sont nécessaires—et pour le pire—mais en le faisant de telle sorte que nous mettons en péril les bases même de la vie. Dans ces circonstances, nous sommes confrontés à un considérable enjeu qui est de maintenir les conditions naturelles d'une vie humaine digne pour une humanité élargie.

La nécessité de produire nos conditions d'existence reste, chacun s'en doute, d'actualité. Ce qui doit impérativement changer c'est la manière de le faire. Le capitalisme est doublement en cause : pour les rapports de prédation et d'« exploitation des hommes et de la nature » qui le soutiennent, pour sa propension à fabriquer de l'aliénation en limitant contradictoirement le devenir humain de chaque personne. Cependant, le dépassement du capitalisme est un élément de la réponse nécessaire qui doit être apporté mais pas suffisant en cela qu'il n'en constitue qu'une partie. Car c'est à l'invention progressive d'un autre mode de production et d'existence que nous sommes appelés par les défis actuels, un mode de reproduction des sociétés qui saura prendre en compte l'extraordinaire complexité du monde vivant et des écosystèmes. Pour les relever, c'est à une autre intelligence du monde à laquelle il faut faire appel, qui devra permettre d'établir de nouveaux rapports à la nature sur la base de nouveaux rapports entre les hommes. C'est pourquoi il y a lieu de s'interroger sur l'impérieuse nécessité de promotion et de développement des capacités de compréhension et d'intervention des hommes et des femmes dans le monde actuel. Pour cela, n'y a-t-il pas lieu de concevoir que les activités humaines doivent avoir pour base et pour finalité le développement humain dans toutes ses composantes ? N'est-ce pas là que réside le changement civilisationnel dont notre époque a un urgent besoin ?

Notes

(1) Livre III, page 742, Éditions sociales, 1976.

(2) Les « Manuscrits de 1857-1858 » dits *Grundrisse*, Éditions sociales, 1980.

(3) *Voyage dans l'Anthropocène*, Actes Sud, 2011.